

EDITORIAL

Conquête de l'espace, course aux armements, concurrence de diplômés et concours draconiens, poursuite d'une carrière, compétition sportive, culte des plus forts, des plus compétents, des plus beaux, des meilleurs, des fonceurs, des «gagneurs»... De plus en plus notre vocabulaire est celui de la réussite à tout prix. Comme pour d'autres pays la France n'échappe pas à maladie de la compétition — maladie sans doute «nécessaire» dans ce qu'on appelle le «Monde libre» mais maladie quand même.

Notre monde se rétrécit au profit de ceux qui réussissent et gagnent. Inévitablement, c'est aussi le monde des «perdants». Nombreux, de nos jours, à vouloir monter sur le ring de la réussite, pour en redescendre — parfois au prix du suicide — sur une civière. Sans compter tous ceux qui s'y maintiennent à coups de drogues. Ce n'est pas un hasard si la France détient des records dans la consommation des médicaments et drogues destinés à stimuler les psychologies défaillantes de nos concitoyens. Avec cinq fois moins d'habitants nous trouvons le moyen de consommer cinq fois plus de cocaïne qu'aux Etats-Unis. Le coke dont nous sommes si friands est un dérivé de la cocaïne qui permet «d'atteindre l'image qu'on se fait de soi-même», qui permet de «surmonter les inhibitions, l'inaptitude à s'exprimer». Drogue sur mesure pour ceux qui veulent à tout prix être les premiers (voir l'enquête du Nouvel Observateur, 17 mai 1985). On sait que la plupart de ces 150,000 drogués se recrutent surtout parmi les nouveaux esclaves de notre temps: les «décideurs», les grands patrons, les stars de l'information et de la publicité, les géants des affaires en pleine expansion ou en pleine perte...

Les furutologues de tous ordres s'accordent sur un point : nous entrons de plus en plus dans un monde compétitif; un monde qui cherchera l'élimination des vieux, des malades, des faibles, des traînants. Bientôt un homme de quarante-cinq ans sera bon pour la retraite.

Un coup d'oeil sur les petites annonces permet de constater que de plus en plus d'hommes mariés ayant dépassé la quarantaine recherchent des «jeunes femmes belles et à succès» de vingt ou trente ans plus jeunes qu'eux mêmes. AU moindre signe de fatigue ou de vieillissement les hommes se mettent à remplacer leurs femmes comme ils remplacent leurs voitures (une enquête au niveau européen sur les «valeurs du temps présent» révèle que la majorité des hommes européens ne considèrent pas l'adultère ou

le divorce comme un opprobre tout en condamnant vigoureusement le vol ou l'emprunt de leur voiture pour une promenade (Jean Stoetzel, **Les Valeurs du temps présent**, P.U.F. 1983). On parque les vieillards dans des maisons spécialisées où ils n'ont plus qu'à attendre la mort. Quant aux enfants, ils sont une perte de temps pour ces jeunes couples de plus en plus nombreux préoccupés de réussite matérielle et sociale. De plus en plus, et de plus en plus jeunes, on les confie à des organismes spécialisés. La mère qui choisit de se consacrer entièrement à ses enfants est de plus en plus considérée comme un curieux spécimen «archéologique».

Que dire de la maladie de la compétition dans le christianisme? Que dire d'une église qui se mettrait à avoir l'obsession de la réussite? Que dire d'une église qui deviendrait un trust commercial, une énorme machine à «convertir» le plus grand nombre? Que dire d'une église qui deviendrait une pépinière de «superchrétiens» et «superchrétiennes» souriants, champions dans tous les domaines, ne connaissant rien des échecs, des peines, des faiblesses inhérents au reste du genre humain?

La réussite ou la compétition n'est pas un motif valable d'évangélisation ou de croissance. Elle est plutôt un piège de plus de notre adversaire le diable. Il sait plus que tout autre que le poisson de l'orgueil se fabrique avec la réussite et la compétition. L'église doit pourtant refuser de monter sur tout piédestal — même celui de la réussite. Une église qui n'a pas de place pour les faibles, les infirmes, les ignorants, les malades, les inquiets, les déçus de l'existence, a perdu tout lien avec le Maître, les hommes de cette terre et les enfants de Dieu dispersés qui luttent et meurent en ce monde de souffrances.

Le signe que la maladie de la compétition nous a atteints, c'est quand nous nous mettons à nous prêcher nous-mêmes, à proclamer notre réussite, à prêcher nos méthodes, à exclure ceux qui ne nous ressemblent pas ou ne nous suivent pas. A ce moment-là il faut se souvenir de Jésus-Christ (2 Tm 2.8). Il est venu comme un mourant parmi ceux qui meurent; comme rejeté parmi ceux qui se sentent rejetés; comme «petit» parmi ceux qui se sentent trop petits. Le monde dans lequel nous sommes entrés a la maladie du succès. Plus que jamais ce monde a besoin d'hommes et de femmes qui marchent comme le Maître: dans l'humilité, le service et l'amour sans réserves envers le boiteux, l'affamé, l'affligé qui se cachent en chaque être humain. □